Philippe Labro

Les gens

folio

Extrait de la publication

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Philippe Labro

Les gens

Gallimard

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2009.*

Extrait de la publication

Philippe Labro, écrivain, cinéaste, journaliste, a publié aux Éditions Gallimard *Un Américain peu tranquille* (1960), *Des feux mal éteints* (1967), *Des bateaux dans la nuit* (1982). En 1986, *L'étudiant étranger* lui vaut le prix Interallié. En1988, *Un été dans l'Ouest* obtient le prix Gutenberg des lecteurs. Après *Le petit garçon* en 1991, Philippe Labro publie *Quinze ans* en 1993, puis, en 1994, *Un début à Paris*, qui complète le cycle de ses cinq romans d'apprentissage. En 1996 paraît *La traversée*, un témoignage sur une expérience de mort approchée, suivi en 1997 par *Rendez-vous au Colorado*. En 1999, Philippe Labro fait parler *Manuella*. En 2002 paraît *Je connais gens de toutes sortes*, recueil de portraits revus et corrigés, en 2003, un nouveau témoignage, *Tomber sept fois, se relever huit*, traitant de la dépression, en 2006, *Franz et Clara*, un surprenant roman d'amour, et en 2009 *Les gens*.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Pour mon fils, Jean.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Il n'est rien dans ce monde qui soit d'un seul bloc — tout y est mosaïque.

BALZAC

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1

Ils m'ont jetée du camion.

S'ils n'avaient pas été au moins trois hommes à s'emparer de moi pour me balancer par-dessus le plateau arrière du pick-up, je serais peut-être tombée moins loin, j'aurais atterri sur la piste et le gravier et je me serais foulé une cheville ou brisé un avant-bras ou quelque chose comme ça, ou plus grave encore. Mais, par la force de leurs gestes, j'ai volé plus loin, projetée en l'air comme ces sacs de grains que s'envoient les hommes à la chaîne, au pied des silos dans la ceinture de maïs de l'Iowa. Et je me suis retrouvée dans le creux du fossé d'écoulement des eaux qui bordait la *dirt track*. Mon corps a tournoyé, si bien que j'ai heurté le sol mou et mouillé de façon latérale, l'épaule d'abord, ensuite la hanche et le rond de la fesse et le plat de la cuisse, et ça m'a sans doute épargné une fracture. Sur le coup, je n'ai même pas eu mal.

Ou plutôt, ç'a été un mal très fugitif, car le choc physique a disparu sous l'effet d'un phénomène vertigineux. À l'instant même de la tombée de mon

Extrait de la publication

corps dans la vase du fossé, il est arrivé quelque chose d'étrange. Pendant un temps que je serais incapable de mesurer, un éclair de seconde, une lumière laiteuse et blanche a envahi ma personne. Des dizaines de minuscules images se sont bousculées dans ma tête : un lit d'hôpital ; le couloir d'une école ; un escalier sombre ; une gare d'autobus encombrée de gens silencieux ; un gros monsieur au mauvais sourire vêtu d'un manteau long et noir ; une dame sévère assise sur un fauteuil à bascule ; des serrures et des poignées de porte ; des canapés éventrés et des visages de femmes attentives et autoritaires, la plupart en tablier blanc, l'une d'entre elles avait l'air plus gentille que les autres, et des enfants qui s'agitaient autour de moi en me montrant du doigt. Car je me voyais au milieu de ce brouillamini de lieux, de gens et de moments, je me suivais comme au spectacle. Et puis, ç'a disparu de façon aussi fulgurante que cela s'était produit et je suis revenue à moi, consciente de la projection de mon corps dans le fossé, consciente du camion qui démarrait, parce qu'il avait freiné et s'était arrêté afin que les types puissent me saisir et m'éjecter. Cela voulait dire que le chauffeur avait été mis au courant et que toute cette action n'était pas improvisée. Ils avaient bien préparé leur coup, ils avaient bien planifié leur éruption de violence.

J'ai entendu ces saligauds rigoler et la voix de l'un d'entre eux qui gueulait :

— T'inquiète pas, la polack, tu trouveras vite du boulot ailleurs !

J'ai cru aussi reconnaître un autre son, l'accent tremblé de la vipère qui m'avait, dès le premier jour des vendanges, prise par la main, m'avait pincé

Extrait de la publication

la peau de ses ongles pointus et m'avait dit que je ne durerais pas longtemps, qu'elle ferait tout pour qu'on me vire.

J'avais dit :

— Pourquoi, qu'est-ce que je vous ai fait ?

Elle avait répondu :

— Tu es trop belle, ma belle, tu vas mettre le bordel chez les hommes — et chez les filles aussi —, on n'a pas besoin de ça ici.

Maintenant, je reconnaissais son timbre sifflé, la musique aigre et vicieuse de Sally, la sous-contremaître. Mais je ne pouvais pas comprendre ses paroles, ni comment elle ajoutait du fiel aux exclamations réjouies des couillons qu'elle savait si aisément manipuler. Le concert des voix s'était perdu dans le bruit du moteur du pick-up qui s'éloignait et j'ai reçu le nuage de poussière qu'il soulevait. Ç'a flotté autour de moi, blanc et âcre. Le fossé sentait le raisin écrasé, la sauge, l'herbe, la terre imbibée et friable. Rapidement, l'eau stagnante au fond du fossé a gagné mes jambes, mon jean, ma blouse, mais je ne m'en souciais pas. Un instant, j'ai eu la tentation de ne plus bouger. Il faisait si chaud que j'étais soulagée de mariner dans une sorte de cloaque. J'entendais encore, bien qu'elle se soit totalement estompée, la voix de Sally, cette femme à laquelle j'avais réussi à résister pendant trois semaines et deux jours, j'entendais sa chanson perfide et dominatrice.

J'ai eu envie de me coucher dans ce lit naturel, de m'y recroqueviller et de m'y endormir et de ne plus en sortir, d'y demeurer pour le restant de mes jours, de m'y lover comme dans le liquide du ventre de cette mère que je n'avais pas connue, enfantée par un homme que je n'avais jamais vu. Mais je me

suis relevée, tâtant mes membres, mes côtes, mes seins, mon ventre, mes genoux, rien de cassé, ça va, sors de ton trou, « ma belle », tu n'as que seize ans et toute une vie devant toi.

Il devait être plus de 14 heures, le soleil commençait à vous cogner la nuque, et j'ai emprunté la piste dans le sens contraire du camp vers lequel s'était dirigé le pick-up, en espérant qu'un autre véhicule, vide celui-là, parti chercher du ravitaillement à Carson City, s'arrêterait à la vue de mon pouce levé. Et que, pour une fois, le chauffeur n'essaierait pas de me caresser les jambes, en balbutiant que j'étais une *pretty girl*, et que, pour une fois, je n'aurais pas à lui demander qu'il me foute la paix, ni à lui dire que tous les hommes sont des salauds.

J'ai attendu plus d'une heure, je sentais ma gorge qui brûlait, mes yeux qui piquaient, le soleil avait déjà séché ma chemise et mon jean, je marchais lentement sur la piste qui longeait les étendues de vignes en pentes douces, interminables, ondoyantes, du vert qui se mélangeait à du vert, du bleu, de l'ocre, je ne voyais que les couleurs, ne parvenant plus tout à fait à les séparer : le vert des vignes, l'ocre de la terre, le bleu du ciel, et le bleu plus foncé, presque noir virant au violet, des grappes de raisin. Ça devait être la soif, ou l'effet retard de ma chute. J'ai décidé de m'asseoir au milieu de la piste droite, blanche et jaune, au moins comme ça le premier véhicule qui passerait serait forcé de ralentir. Mais j'ai entendu le bruit lointain d'un moteur, je me suis retournée en agi-

Extrait de la publication

tant la main. Un pick-up a freiné. C'était l'une des Ford rouges de la coopérative, Miguel au volant.

— Monte, Maria, m'a-t-il dit. J'ai quelque chose pour toi.

Je me suis assise à ses côtés. C'était agréable de sentir la fraîcheur de la cabine à air conditionné. Il m'a tendu mon sac à dos.

— Tiens. Au camp, quand ils ont raconté ce qu'ils t'avaient fait, je les ai laissés parler et se marrer, et puis je suis allé récupérer tes affaires sur ta couchette, y en a pas beaucoup, hein. J'ai tout fourré dans ton sac. Je devais aller en ville faire de l'essence et prendre un arrivage de nouveaux saisonniers, j'ai pensé que ça ne serait pas très difficile de te retrouver.

— Merci, Miguel.

Il n'a pas répondu. Je l'ai regardé. Je ne l'avais pas croisé plus de trois ou quatre fois depuis mon arrivée au camp. Il faisait partie de l'équipe des chauffeurs, et ces types-là, quand on est entassé à l'arrière du *truck*, on n'a pas beaucoup l'occasion de leur parler. Ils vous déposent au pied des vignes à 7 heures du matin, et ils repartent, et on ne les revoit pas avant la fin du jour. Et puis, c'était un Mex. Et, comme la plupart des Mex, il se tenait à l'écart des équipes de Blanches et de Blancs.

Il était petit, on devinait des cheveux gris sous un chapeau western en paille, troué sur les bords, maculé de sueur, il avait une moustache gris et noir au-dessus de ses lèvres plutôt fines. Il y avait deux balafres sur son visage, une au bas du menton, une autre sur le haut de son front, de la même dimension, la même forme, comme deux virgules dessinées dans la chair. Miguel portait une

Extrait de la publication

Levis jacket élimée, une chemise de travail bleue avec des boutons-pression, un pantalon de toile beige et de drôles de petites chaussures en caoutchouc noir, sans talon, plates, on aurait cru des pantoufles. Il avait une voix douce, volontairement discrète, la voix des gens qui s'efforcent de passer inaperçus, qui ont pour règle de vie de se perdre dans la foule. De ne jamais attirer l'attention d'une quelconque autorité. *No trouble*: pas d'ennuis. La voix des anonymes qui fuient l'uniforme et la loi. J'ai essayé de déterminer s'il s'agissait d'un adversaire ou d'un solidaire, ou s'il était neutre. Mais, après tout, il avait pris l'initiative d'aller jusqu'au dortoir des filles, de repérer mon nom sur le tableau, dans les cases à l'entrée, avec le numéro de la couchette, et de marcher jusque-là. Je l'imaginais, traversant le grand hangar vide à cette heure-là, toutes les filles étant déjà dans les champs. Il avait dû grimper sur la couchette supérieure, s'assurer que c'était bien la mienne, trouver mon sac, mes vêtements, ma trousse de toilette, ranger l'ensemble et descendre pour revenir jusqu'au *truck*. Un homme, un inconnu ou presque, qui agit ainsi ne peut pas être un ennemi. J'ai répété :

— Je te remercie beaucoup, Miguel, vraiment. Beaucoup.

— *De nada*.

Il gardait les yeux fixés sur la piste à travers le pare-brise. Au plat du terrain avait succédé une série de petites côtes, avec quelques virages. Miguel conduisait avec la même prudence et la même méticulosité que celles qu'il mettait dans ses propos : pas un mot de trop, pas d'excès. Une fois passés les pentes et les tournants, quand une inter-

Extrait de la publication

minable ligne droite s'offrit à nous, sous un soleil devenu presque laiteux, il reprit la parole.

— Remarque, tu pourrais porter plainte, si tu voulais. Tu pourrais leur faire un procès.

J'ai ri. Miguel a continué de sa voix toujours douce.

— Quand même, ils auraient pu te tuer. La tête fracassée, hein.

Il s'accordait des morceaux de silence entre chacune de ses phrases, comme si sa pensée ne se développait que lorsqu'il avait émis une idée, y avait réfléchi, et pouvait dès lors avancer dans son discours.

— Mais tu ne le gagnerais pas, le procès. Aucun témoin. Personne ne viendrait témoigner contre eux.

J'ai ri encore.

— T'as raison.

— Tu t'es demandé pourquoi ils t'ont giclée comme ça ?

— Non, j'y ai pas réfléchi.

Mes vêtements, après avoir séché, avaient été recouverts par la poussière de la piste pendant ma longue marche d'une heure et j'ai voulu m'en débarrasser en frottant mon buste, mon ventre et mes cuisses du plat de la main. Je me suis aperçue que j'éprouvais beaucoup de peine à effectuer ce simple geste. Peu à peu, le choc de la chute s'emparait du moindre de mes mouvements et de toutes les parties de mon corps, mais c'était de l'humiliation qui avait surgi en moi, et cette douleur physique, cette charge qui me pesait soudain, ne faisait que traduire une sorte de honte, le sentiment saumâtre d'avoir été exclue, évacuée, comme si l'on m'avait dit : tu n'es rien, tu n'es qu'un détritus qu'on expé-

die dans les caniveaux. Un paquet de rien. Un colis de néant. Une merde humaine. Aussi bien étais-je incapable de répondre à Miguel. J'étais encore moins prête à comprendre cet instant si bref, l'éclat de lumière juste après ou pendant la chute et les visions qui m'avaient envahie. Pourtant, ces images revenaient maintenant et, avec la douleur de mes membres, le mélange de l'humiliation, des courbatures, et le mystère de ce défilé des choses du passé, je me sentais subir une de ces transformations qui vous font croire que votre vie est en train de tourner.

— Essaie de ne pas trop empoussiérer la cabine, si tu veux bien, a dit Miguel.

— Pardon. Je la nettoierai quand on sera arrivés à Carson.

— Non, non, ça ira.

Il s'est tourné vers moi pour la première fois depuis qu'il m'avait ramassée sur la route.

— T'es pas bien, Maria ? Tu veux qu'on s'arrête ? T'as pas l'air bien d'un seul coup.

— Non, Miguel, ça va, merci.

La bonté de cet homme m'a étonnée. J'ai cessé de penser à moi. J'ai regardé les deux cicatrices qui enlaidissaient la partie droite de son visage et l'ingratitude de ses traits m'a paru belle et j'ai eu envie de porter mes mains vers ces marques — d'un barbelé ?, d'une bagarre ?, d'une correction infligée par un flic de la patrouille des frontières, une nuit, du côté d'El Paso ? —, mais je n'ai pas osé. Je me méfiais tellement des hommes, et puis j'ignorais ce qu'était la tendresse. Comme s'il avait entendu mon interrogation mentale, ou bien parce que j'étais restée trop longtemps à scruter le dessin de ses blessures, il m'a dit :

LETTRES D'AMÉRIQUE, avec Olivier Barrot, *NiL Éditions*, 2001 (Folio n° 3990).

DES CORNICHONS AU CHOCOLAT, *Jean-Claude Lattès*, 2007.

Les gens
Philippe Labro

Cette édition électronique du livre
Les gens de Philippe Labro
a été réalisée le 01 mars 2013
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070421428 - Numéro d'édition : 242435).
Code Sodis : N55914 - ISBN : 9782072492471
Numéro d'édition : 253426.

Extrait de la publication